

## Sainte Waudru

### De l'aristocrate mérovingienne à la figure de légende Le point de nos connaissances historiques

Conférence de François DE VRIENDT (Mons, 23 janvier 2012)

*Le texte suivant reproduit, in extenso et sans changements, la conférence donnée par François De Vriendt (Société des Bollandistes, Bruxelles) le 23 janvier 2012 à Mons, en l'église Sainte-Élisabeth. Cet exposé inaugurerait l'Année jubilaire Sainte-Waudru, 612-2012. Si de rares compléments explicatifs ont été ajoutés entre crochets, il a été décidé de maintenir le ton oral et didactique de cette conférence et de ne pas surcharger le texte de notes infrapaginales. Pour une approche historique plus approfondie, l'auteur propose à la suite de cette présentation une orientation bibliographique sur sainte Waudru. En raison des règles de copyright, les images montrées lors de cet exposé ne peuvent être diffusées ici.*

---

Il y a un peu plus de 20 ans, à l'occasion de la commémoration du treizième centenaire de la mort de Waudru, le chanoine Henri Platelle débutait sa conférence par cette question: « que savons-nous au juste de sainte Waudru » ? Cette question, le moine chargé, vers les années 850, d'écrire la Vie de Waudru devait probablement déjà se la poser. Écoutons-le: « On ne peut connaître tout ce qui, en raison d'une trop grande ancienneté, a disparu de la mémoire des hommes », déplore-t-il, avant d'ajouter qu'il exposera tant bien que mal quelques faits sur la destinée de la sainte. Les incertitudes concernant Waudru ont traversé les siècles et, la première chose à faire ce soir, est d'avouer, honnêtement, que nous la connaissons assez mal. Certes, les Montois ont bien une idée générale à son propos et l'identifient à une religieuse venue s'établir au VII<sup>e</sup> s. sur la colline de Mons, dont la collégiale actuelle perpétue le souvenir. Mais à part cela... Que savons-nous réellement de cette femme ? Pourquoi et comment s'installa-t-elle sur la colline montoise ? Qu'y laissa-t-elle en héritage ? Les réponses ne vont pas de soi. Ce soir, je tenterai de broser un portrait crédible de Waudru, à l'aide des recherches les plus récentes, tout en vous sensibilisant aux difficultés que rencontrent les historiens dans de telles investigations.

En guise d'introduction, je parlerai donc des difficultés qu'il y a, sur le plan de la méthode, à reconstituer la destinée de Waudru. Ensuite, je détaillerai les sources qui nous renseignent sur la sainte, avant de retracer sa vie, en ne retenant que les éléments fiables sur le plan historique, et en consacrant une attention spéciale à l'institution qu'elle fonda à Mons. Ce sera l'occasion de résumer ce que nous savons sur les premiers siècles de notre cité. Présenter en une heure les expressions de la dévotion que la sainte suscite depuis plus d'un millénaire est illusoire. Je me concentrerai donc sur la question de savoir comment naquit la vénération à son égard. J'insisterai sur quelques aspects de son culte au Moyen Âge, en particulier l'histoire de ses reliques, et j'expliquerai de quelle manière ce culte contribua au développement de la ville. Reliquaires, églises, processions. Autant de réalités médiévales qui nous permettront d'approcher un peu la foi de nos ancêtres et leur spiritualité. Pour illustrer cet exposé, je vous montrerai quelques belles miniatures issues de manuscrits médiévaux confectionnés à Mons. Dans certains cas, il s'agira d'images de Waudru restées tout à fait inédites jusqu'à présent.

Au préalable, commençons donc par dire un mot des difficultés de l'enquête. Waudru provient d'un âge sombre. Elle vécut durant ce que les médiévistes ont longtemps appelé « les siècles obscurs », cette période troublée suivant la chute de l'empire romain au V<sup>e</sup> s. et précédant l'avènement des Carolingiens au VIII<sup>e</sup> s. Et c'est vrai que, en Wallonie du moins, le VII<sup>e</sup> s. ne nous a pas laissé grand chose : des armes, des fibules, quelques textes, quelques monnaies, l'un ou l'autre ustensile, de rares structures de pierre. Hormis ses ossements, aucun témoignage ne nous est parvenu du vivant de Waudru. Pas un objet lui ayant appartenu. Pas le moindre écrit de sa main ou de témoignage contemporain sur sa personne. Aucune trace matérielle de ce qu'elle fonda à Mons. Tout ce que nous connaissons de Waudru émane de documents qui lui sont ultérieurs. Avec, on s'en doute, ce que cela implique comme déformations et oublis. Ensuite, gardons à l'esprit que Waudru fut considérée, dès sa mort peut-être, comme une sainte. Sa vénération par des générations de chrétiens comme les solennités du culte liturgique contribuèrent à magnifier sa destinée, en lui attribuant une dimension surnaturelle. Avec pour résultat, l'émergence d'une figure idéalisée : celle d'une femme entièrement tournée vers le Ciel, dont les détails de la carrière terrestre passaient au second plan. Enfin, difficulté supplémentaire: très vite la légende s'empara du personnage. La légende n'aime pas les choses complexes. L'imaginaire collectif simplifie, il simplifie la nature des personnages disparus, en les enjolivant ou en les diabolisant, en éludant leurs contradictions pour ne retenir que quelques traits grossis. Il s'agit d'un processus naturel, inconscient, davantage qu'une volonté délibérée de fausser la réalité. C'est ce qui s'est passé avec Waudru. Autour d'un noyau historique originel, la légende, nourrie à la fois par l'oubli des faits et par l'exaltation du personnage, a interprété, déformé, ajouté, enjolivé et, dès lors modelé, par strates successives, la figure de Waudru.

L'iconographie de Waudru reflète clairement que la perception de notre sainte ne fut pas figée et uniforme mais varia au fil des âges. Qui fut-elle vraiment ? Une fière abbesse comme sur cette superbe enluminure du XIII<sup>e</sup> s. sans doute réalisée à Mons [« Livre de Madame Marie »] ? Cette mère de famille attentive et digne, représentée sur les murs de l'église Saint-Vincent de Paul à Paris ? Cette jolie princesse, au centre d'une cour qu'on devine fastueuse et puissante [enluminure de Willem Vrelant dans les Chroniques de Hainaut de Jacques de Guise] ? Une mystique dialoguant avec le Ciel [tableau de l'église de Frameries] ? Une bâtisseuse d'églises [vitrail de l'église Saint-Jacques à Tournai] ? Une religieuse dévouée au soin des pauvres et des malades [tableau de Van Ysendijk dans la collégiale] ? On le voit, l'idée que les artistes se firent de Waudru n'est pas homogène mais évolua.

De la même manière, il est instructif de voir comment les générations successives ont qualifié Waudru: au IX<sup>e</sup> s., on se contente d'appellations générales pour la désigner, telle « pieuse servante du Christ » ou « maîtresse de vertu ». Au XII<sup>e</sup> s., sous la plume du chroniqueur Gislebert de Mons, elle devient « une duchesse de Lotharingie » ; au XIII<sup>e</sup> s., elle est considérée comme la « première abbesse de Mons ». Au XV<sup>e</sup> s., on lui attribue désormais le titre de « comtesse de Hainaut », un titre erroné mais qui allait avoir la vie longue. En 1627, elle est désignée comme « la fondatrice de la ville de Mons » ; au XIX<sup>e</sup> s., dans une perspective plus spirituelle, elle apparaît comme le « modèle de l'épouse chrétienne », et même comme un « modèle des saintes veuves » ; enfin dans un contexte sécularisé, à la fin du XX<sup>e</sup> s., on la qualifie de « Montoise première ». Ce que je veux montrer ici c'est que, inspirés par la légende, les qualificatifs changent, les interprétations évoluent, l'identité fluctue.

Pour tenter d'appréhender le personnage de chair et de sang que fut Waudru, et ses actes, l'historien d'aujourd'hui est obligé de tout déconstruire. À savoir, élaguer les excroissances successives que la légende a greffées sur le noyau historique et repartir des sources les plus anciennes. Ces dernières sont rares, minces et leur interprétation complexe. N'oublions pas qu'avant l'An mil, l'écriture reste l'apanage d'une petite minorité de clercs et que, souvent, la mémoire des événements antérieurs – surtout dans le monde germanique – se perpétue oralement. Rappelons aussi qu'à côté des rares textes qui sont parvenus jusqu'à nous, quantité d'autres n'ont pas survécu. Nous sommes comme l'amateur de puzzle qui ne possède plus que quelques pièces pour reconstituer l'image globale de ce même puzzle. En outre, les informations disponibles proviennent principalement d'un genre littéraire très spécial: les « Vies » des saints.

Il est indispensable de dire un mot sur celles-ci. Ces Vies – que j'appellerai désormais *Vitae* (*Vita* au singulier) puisqu'elles sont écrites en latin – sont des textes composés par des ecclésiastiques, dont le but n'est pas de détailler fidèlement une biographie, en fournissant des dates, mais de susciter l'admiration et de promouvoir la vénération du saint en donnant de lui un portrait édifiant. On parlera donc d'hagiographie plutôt que de biographie. Ces textes sont généralement stéréotypés, idéalisés et difficiles à exploiter. Mais nous n'avons pas le choix. Il faut s'en contenter ! Ces récits hagiographiques constituent en effet près de 90% de la documentation écrite antérieure au IX<sup>e</sup> s. que nous conservons sur nos régions. C'est dire s'ils sont irremplaçables pour reconstituer notre histoire. De Waudru, c'est donc une image fragmentaire et évanescence, où la part d'interprétation s'avère primordiale, qui s'offre à nous. Pourtant depuis 20 ans, de réels progrès ont été réalisés : une quinzaine d'études sur la sainte, une meilleure connaissance générale de l'époque mérovingienne, et l'analyse des ossements présumés de Waudru ont renouvelé nos données sur elle.

Venons-en à nos sources d'information sur Waudru. Quelles sont-elles ? Des reliques, l'une ou l'autre brique de la tradition, et, surtout, deux récits hagiographiques: telles sont les quatre sources majeures auxquelles nous pouvons puiser pour assembler quelques miettes d'histoire sur Waudru. Il est important de détailler ces quatre sources d'information.

– Il y a avant tout le témoignage capital de la première *Vita* de sainte Aldegonde de Maubeuge, sœur cadette de Waudru, un texte composé vers 715, soit une trentaine d'années seulement après la mort de cette dernière. Si ce récit élaboré à Maubeuge cherche d'abord à glorifier Aldegonde, en relatant notamment les étonnantes visions qu'elle eût, il contient aussi la plus ancienne mention de Waudru et quelques informations sur elle. En raison de son ancienneté, on peut dire que la *Vita Aldegundis* constitue véritablement le socle de nos connaissances sur Waudru.

– À ce socle initial, on ajoutera certaines données de la propre *Vita* de Waudru. Rédigée par un moine autour des années 850, peut-être à l'occasion d'un événement lié à ses reliques, la *Vita Waldetrudis* reproduit plusieurs renseignements de la *Vita* d'Aldegonde et y adjoint des informations provenant des traditions alors en vigueur à Mons. Son but est de donner une assise littéraire à un culte sans doute encore timide dans l'espoir de l'affermir. N'oublions cependant pas que l'auteur anonyme de cette *Vita* écrit près de 175 ans après la disparition de la sainte. Son évocation est précieuse mais souvent vague. En passant, je signale que cette *Vita* est accessible à tous car elle a été traduite en français, par l'abbé Noirfalise.

– *Vita Aldegundis*, *Vita Waldetrudis* : à côté de ces deux textes latins fondamentaux, que j'évoquerai souvent, nous conservons aussi des reliques. En 1997, les ossements contenus

dans les châsses de Waudru ont fait l'objet d'expertises anthropométriques et biochimiques, avec deux prélèvements d'ADN. Celles-ci ont révélé que le squelette était assez complet et en bon état de conservation. L'analyse n'a pas permis de déterminer précisément l'âge de la personne au moment de son décès, mais l'examen des vertèbres et l'ossification de cartilages et ligaments suggèrent qu'elle avait dépassé les 40 ans. En outre, l'analyse a établi que les ossements étaient chronologiquement compatibles avec ceux d'une femme du VII<sup>e</sup> s. Les premiers résultats de la datation au carbone 14 avaient pourtant jeté un doute puisqu'ils fixaient à la période 430-620 l'âge de ces ossements, mais les spécialistes, ayant constaté que le poisson entrainé pour une part notable dans le régime alimentaire de la personne à laquelle appartenait ce squelette, ont conclu que la fourchette chronologique pouvait être rajeunie et, dès lors, coïncider avec l'existence de Waudru.

– Dans la maigre panoplie des sources susceptibles de nous éclairer sur Waudru, on peut aussi ranger certaines traditions. Les traditions, ces choses que l'on répète de génération en génération, charrient des erreurs mais aussi des détails véridiques qui se transmettent d'âge en âge sans grande altération. Et qui finissent par être couchés sur papier. À mes yeux, la date de mort de Waudru (686 ou 688), très plausible, en livre un bon exemple. Bref, dans notre enquête, nous pouvons exploiter l'un ou l'autre détail issu de textes tardifs, postérieurs à l'an Mil comme les *Gesta* des évêques de Cambrai ou la *Chronique* de Gislebert de Mons.

- Enfin, la pieuse destinée de Waudru n'est pas un cas isolé. Les origines de plusieurs de nos villes remontent en effet au VII<sup>e</sup> s. et sont liées à des fondations monastiques établies par un saint. Waudru à Mons, Aldegonde à Maubeuge, Vincent à Soignies, Gertrude à Nivelles, Begge à Andenne, Ghislain à Saint-Ghislain, Landelin à Lobbes... Ces saints, bien entendu, ne créent pas des villes mais ils implantent des noyaux de peuplement, ils créent des sanctuaires qui peu à peu, vont attirer autour d'eux des populations et susciter une activité économique. C'est un processus général qui touche le Hainaut, le Brabant, le Nord de la France. Dès lors les dossiers d'autres fondations monastiques – comme celui de Nivelles – peuvent nous aider à comprendre ce qui se passa à Mons. De manière générale, cette multiplication des abbayes au VII<sup>e</sup> s. révèle deux choses essentielles: la christianisation croissante de nos contrées, et le rôle joué par l'aristocratie dans la création de ces monastères.

J'en ai terminé avec cette introduction, un peu théorique, mais nécessaire pour bien comprendre que nos connaissances sur Waudru ne reposent pas sur des données claires et précises, mais requièrent un gros travail d'investigation et d'interprétation. Il est temps maintenant de présenter Waudru et de retracer les jalons de son histoire.

Cette histoire commence-t-elle en 612 ? À mon sens, elle commence quelques années plus tard. La date de 612 provient de calculs effectués au XVII<sup>e</sup> s. par le jésuite Jacques Simon, auteur d'une *Vie de sainte Waudru* en français. Dans ses annotations, Simon procède à divers recoupements chronologiques et arrive à la conclusion que Waudru serait née en 612. Cette hypothèse allait être reprise par divers érudits sans véritable remise en question. En fait, rien ne permet de proposer une date précise pour la naissance de notre sainte. L'époque mérovingienne ne connaît évidemment pas l'état civil et les hagiographes n'associent guère de millésimes aux héros qu'ils célèbrent. Que dit le plus ancien texte qui évoque la naissance de Waudru ? Il nous dit simplement qu'elle naquit, je cite « au temps de Dagobert, célèbre roi des Francs » [*Vita Waldetrudis*]. Il s'agit du bon roi Dagobert I<sup>er</sup>, roi de tous les Francs de 629 à 639, mais qui règne déjà sur l'Austrasie, associé à son père Clotaire II, à partir de 622/623. En ce qui me concerne, je placerais davantage la naissance

de Waudru entre 622/625, d'abord en raison de cette mention de Dagobert, ensuite parce qu'elle s'harmonise mieux avec la chronologie ultérieure de sa vie, et enfin parce que la naissance de la sœur cadette de Waudru, Aldegonde, est située avec plus d'assurance aux alentours de 630. Il n'empêche, mon opinion reste elle aussi hypothétique. Dès lors, dans la mesure où les commémorations ont besoin de dates fixes, il n'est pas du tout absurde d'avoir retenu 612, la date traditionnelle mais invérifiable, pour organiser un jubilé. Une problématique analogue s'est posée avec le baptême de Clovis, qu'on a décidé de célébrer en 1996, alors que les textes eux-mêmes ne permettent pas de désigner un millésime précis mais bien une fourchette chronologique située entre 496 et 511.

Waudru naît donc selon moi vers 622/625 au sein d'une famille influente de l'aristocratie neustrienne, mêlée aux plus hautes sphères du pouvoir.

Dans quel monde vit-elle le jour ? Plantons le décor et présentons quelques traits de ces temps mérovingiens, si différents des nôtres. En commençant par la situation géopolitique. À la naissance de Waudru, le royaume des Francs, qui avait été subdivisé en plusieurs parties à la mort de Clovis au VI<sup>e</sup> s., est unifié et gouverné par un seul roi. Cette unité politique dure jusqu'à la mort de Dagobert I<sup>er</sup> en 639 ; ensuite l'Austrasie (à l'est) et la Neustrie (à l'ouest) redeviennent – pendant 40 ans – des entités rivales ayant un roi propre. Cependant, la grande caractéristique de ce royaume franc au VII<sup>e</sup> s., c'est la montée en puissance de l'aristocratie, qui acquiert une conscience régionale marquée et une forte autonomie. La famille de Waudru est implantée aux confins de la Neustrie, dans l'actuel Hainaut, à quelques kilomètres seulement de l'Austrasie. On estime que la frontière entre les deux royaumes était formée, grosso modo, par la « Forêt charbonnière », cette immense forêt s'étendant sur des dizaines de kilomètres de la Thudinie aux environs de Louvain. Cette implantation dans une région-frontière stratégique laisse penser que la famille de Waudru, quoique neustrienne, avait de fréquents rapports avec l'aristocratie austrasienne.

L'univers de Waudru est un monde éminemment rural. Contrairement à ce qu'on a parfois prétendu, les villes d'origine gallo-romaine, comme Tournai, Bavay ou Cambrai, ne dépérissent pas mais gardent leur physionomie et leurs activités. Cambrai est ainsi le siège florissant d'un diocèse gigantesque qui s'étend jusqu'à Anvers et dont dépendent Mons et ses environs. Cependant la région dans laquelle la famille de Waudru est possessionnée est avant tout faite de villages et de grands domaines. Petite digression touristique: un village mérovingien a été reconstitué sur des bases scientifiques au « Musée des Temps barbares » à Marle, près de Laon. Ces photos vous donnent une idée concrète de l'aspect que pouvait avoir une ferme du VII<sup>e</sup> s. et ses habitants. L'économie mérovingienne est essentiellement agricole. Les routes gallo-romaines, comme la fameuse chaussée Brunehaut, sont toujours en usage, le commerce vivant, mais le monde reste aussi cloisonné, notamment en raison des importantes forêts qui couvrent le territoire. « Beaucoup moins nombreux qu'aujourd'hui, les hommes vivent en groupes fort inégaux que séparent des espaces vides » [citation de Marc Bloch]. L'Europe occidentale est 10 à 15 fois moins peuplée qu'aujourd'hui. Elle atteint à peine les 15 millions d'habitants. Sur le plan social, l'esclavage existe toujours. Un homme libre peut aller jusqu'à se vendre pour apurer ses dettes ! Sur le plan ethnique, une fusion progressive des populations s'est opérée depuis le début du VI<sup>e</sup> s., entre les arrivants germaniques, les Francs, et les indigènes gallo-romains de nos régions. Un brassage, facilité par l'adoption du catholicisme par les Francs. La christianisation de nos régions est encore partielle. Si les élites sont désormais souvent chrétiennes, certains confins des campagnes restent encore hermétiques à la nouvelle foi. Les aventures de saint Amand, célèbre missionnaire du VII<sup>e</sup> s., nous montrent les violents conflits qui l'oppose aux païens. Encore

en plein VIII<sup>e</sup> s., un document [l'*Indiculus superstitionum*] émis par les évêques énumère 30 superstitions à combattre, comme par exemple les offrandes à Jupiter ou les hurlements lors des éclipses.

Revenons à Waudru. La petite fille née peu avant 625 appartient donc à la haute aristocratie neustrienne et cela se reflète jusque dans l'étymologie de son nom, qui révèle également son identité germanique: « Waldan-Drūt » (en latin *Waldedrudis*) signifie « celle qui gouverne de manière vigoureuse ». La racine « Waldan » se retrouve d'ailleurs dans le nom de son père, Waldebert. Nous savons, par une charte émise vers 626, que celui-ci est intendant du roi Clotaire II, et administre les domaines royaux. Il y a pourtant encore plus haut placé que lui: la *Vita* d'Aldegonde nous apprend que Bertille, la mère de Waudru, a deux frères particulièrement influents : Gondeland, qui occupe la plus haute dignité de l'époque, à savoir celle de maire du palais, et Landry, un important responsable militaire. On peut donc dire qu'avec cette famille, nous sommes au sommet de l'État. La même *Vita Aldegundis* nous renseigne évidemment aussi sur la sœur cadette de Waudru, née probablement vers 630 et future abbesse du monastère de Maubeuge. Enfin, en nous donnant le nom de la marraine d'Aldegonde, une certaine Gervida, sœur de Waldebert, le texte sous-entend que les parents de Waudru sont chrétiens et font baptiser leurs enfants. Voilà résumées nos connaissances sur les parents proches de Waudru. Ajoutons une chose: les légendes qui, à partir du X<sup>e</sup> s., prétendent que Waudru est la cousine de sainte Gertrude de Nivelles, d'Amalberge de Gand ou de Gudule de Bruxelles n'ont pas de fondement historique. Elles répondent plutôt à la volonté de créer des généalogies de saints, comme l'illustre un grand tableau de la collégiale peint en 1577, en vue d'accroître encore un peu plus leur prestige.

Sur le lieu de naissance et les années de jeunesse de Waudru, rien ne filtre vraiment des sources primitives. Heureusement, une réécriture de la *Vita* d'Aldegonde datée de la fin du IX<sup>e</sup> siècle, vient combler ce silence. Elle situe en effet à *Salra*, soit à Cousolre, petite localité française, à 30 km au sud de Mons la résidence et le lieu d'inhumation de ses parents, Waldebert et Bertille. Ce texte affirme même qu'Aldegonde et Waudru y furent enterrées, dans le caveau familial si l'on peut dire. Nous y reviendrons. Quoi qu'il en soit, on tient pour probable que Cousolre fut le centre domanial de la famille de Waudru et donc l'endroit où elle passa sa jeunesse. Plusieurs indices tardifs, comme une chapelle ou un reliquaire du XVII<sup>e</sup> s., attestent que Waldebert et Bertille, parents de Waudru, furent considérés comme saints par les habitants de Cousolre. Cousolre dont le blason – que je vous montre ici – est d'ailleurs similaire à celui du chapitre Sainte-Waudru.

Le dessin que voici, fait sur base d'une sépulture fouillée récemment à Grez-Doiceau, permet d'imaginer l'apparence d'une aristocrate mérovingienne. Peut-on se faire une idée de la physionomie de Waudru ? Le récent examen anthropométrique de ses ossements offre quelques éléments. Adulte, Waudru est une personne de taille supérieure à la moyenne de l'époque – elle mesure entre 1 mètre 62 et 1 mètre 69 m – et présente des traits plutôt anguleux. L'analyse de ses os a aussi montré qu'elle souffrait d'arthrose au niveau des reins. Sans surprise, Waudru est mariée, probablement très jeune, à un homme de son rang, Madelgaire. Comme l'attestent d'autres Vies de saints, entre autres celle de Gertrude de Nivelles, les filles sont souvent données en mariage à l'âge de 12 ans. Les hommes à 14 ans. Si l'on suit mon canevas chronologique, ce mariage intervient vers 635-640. Madelgaire est lui aussi un aristocrate de souche germanique, que sa *Vita*, rédigée au début du XI<sup>e</sup> siècle, fait naître à Strépy, près de La Louvière. L'origine hainuyère de Madelgaire reste, malgré cette attestation tardive, une donnée à mon sens plausible. Par contre son amitié avec le roi

Dagobert et, surtout, son voyage en Irlande constituent des éléments légendaires qui ne méritent guère de crédit.

L'incertitude règne sur le nombre et l'identité des descendants issus de ce mariage. La tradition, beaucoup d'entre vous le savent, attribue quatre enfants à Waudru: deux filles, Aldetrude et Madelberte, qui auraient succédé à leur tante Aldegonde à la tête de l'abbaye de Maubeuge, et deux garçons, Landry, abbé de Soignies après son père et Dentelin, un enfant mort en bas âge. Ces quatre enfants allaient eux aussi être considérés comme saints et susciter, à l'exception de Dentelin, la rédaction de récits hagiographiques. Le gros problème, c'est que les textes les plus anciens ne parlent pas de ces enfants. À commencer par la propre *Vita* de Waudru qui, bizarrement, ne les évoque nulle part. Absolument nulle part ! Quant à la première *Vita* d'Aldegonde, du VIII<sup>e</sup> s. je le rappelle, elle cite bien Aldetrude mais sans préciser qu'il s'agit d'une fille de Waudru. Il faut attendre patiemment le X<sup>e</sup> et surtout le XI<sup>e</sup> s. pour que de nouveaux textes viennent en quelque sorte compléter le puzzle et donner à la famille sa constitution définitive. Quel est le point de vue des historiens actuels ? Je dirais que seule Aldetrude, future abbesse de Maubeuge, peut être authentifiée avec assurance comme fille de Waudru; il existe un doute sur la filiation de Madelberte et de Landry, en raison de leur mention tardive dans les sources. Toutefois, le préfixe *Madel-* présent à la fois chez Madelberte et Madelgaire, plaide en faveur de leur parenté ; en revanche, au sujet de Dentelin, dont le patronyme roman tranche avec les noms germaniques des membres de la famille de Waudru, c'est une suspicion légitime qui doit prévaloir.

Dans un premier temps, on suppose que le couple, riche et bien possessionné en terres, gère ses domaines et participe activement à la vie publique, tout en élevant ses enfants. Ensuite, et je laisse parler ici l'hagiographe de Waudru « un changement s'opéra en elle ». Une métamorphose radicale et subite : elle se désintéresse de sa vie privilégiée et des attraits du monde. Elle aspire à une expérience religieuse. « Les choses qui lui plaisaient commencèrent tout à coup à perdre de leur valeur » ; selon l'auteur de sa *Vita*, la cause de ce renoncement est purement spirituelle : Waudru est appelée par Dieu, et sa conversion répond autant à une recherche intérieure qu'à un souci altruiste d'aider les plus démunis – la *Vita* mentionne explicitement les pauvres, les orphelins, les veuves, les prisonniers, les étrangers et les voyageurs. Toujours selon les plus anciens écrits, c'est elle qui convainc son époux, Madelgaire, de se séparer d'un commun accord et de se consacrer intégralement à Dieu. Si c'est la femme qui inspire, c'est cependant l'homme qui aurait fait le premier pas. Madelgaire se retire en effet au monastère d'Hautmont, à 5 km au sud-ouest de Maubeuge. Quelques années plus tard, l'aristocrate devenu moine, adoptant désormais le nom de Vincent, jettera les fondations de l'abbaye de Soignies.

Pour sa part, Waudru reste encore un temps dans le monde pour « diriger sa maison », nous dit-on, et, sans doute, pour préparer sa future retraite religieuse. Nous sommes alors aux alentours de 655-660. Waudru doit avoir près de 35 ans. Elle fait acheter par un aristocrate influent, le *dux* Hidulphe, qui lui était apparenté par son épouse, la butte montoise sur laquelle elle va s'installer. Dans les plus anciens documents, l'épouse d'Hidulphe, cette parente de Waudru, n'est jamais nommée mais à partir des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> s., les auteurs vont l'identifier à sainte Aye, et en faire la seconde abbesse de Mons, directement après Waudru. Une fois le terrain acheté, Hidulphe édifie un oratoire dédié à saint Pierre – vraisemblablement une chapelle en matériaux périssables, bois et torchis – ainsi qu'une modeste habitation adaptée à la vie monastique.

Ce scénario pose une question cruciale: pourquoi Waudru choisit-elle le site de Mons, terrain qu'il faut acheter, plutôt qu'un lieu situé parmi ses nombreuses propriétés ? S'il n'explique pas tout, la topographie avantageuse du lieu doit avoir joué: lorsque Waudru s'y établit, la colline montoise n'est probablement pas cet endroit désolé, « couvert d'épines et de buissons épais » que décrit son hagiographe, soucieux d'accentuer l'austérité du lieu, mais une éminence couverte de ruines plus ou moins importantes, vestiges d'une ancienne fortification gallo-romaine. Le nom primitif de Mons – *Castrilocus* – qu'on pourrait traduire par « le lieu du camp retranché », ainsi que plusieurs textes médiévaux, laissent penser qu'une sorte d'oppidum y avait été aménagé. Un miracle consigné dans la *Vita Waldetrudis* suggère d'ailleurs que des substructions étaient encore visibles au sommet de la colline à l'époque de la rédaction du texte, soit au IX<sup>e</sup> s. : ce miracle raconte comment la maison initialement apprêtée pour Waudru par Hidulphe au sommet de la colline fut jugée trop fastueuse par la sainte et ensuite projetée au loin sous l'effet d'un ouragan surnaturel. Si l'on lit entre les lignes, cet épisode a pu être conçu pour justifier la physionomie du lieu. Il n'est pas impensable que les bâtisseurs du monastère aient tiré parti de ces ruines préexistantes. En tous les cas, l'emplacement choisi, sur un replat de la colline, à l'abri des vents du nord et des inondations, et à proximité de la source de la Seuwe, ne manquait pas d'atouts. Il offrait un remarquable poste d'observation sur la vallée de la Haine, bien desservi dirait-on aujourd'hui par le réseau routier puisque la chaussée Bavay-Asse passait à proximité. Bien que les preuves archéologiques manquent, on identifie souvent l'actuelle rue de la Chaussée à un tronçon ou un diverticule de cet axe. La colline de Mons se trouve alors au coeur d'un territoire largement peuplé. En témoignent, par exemple, les cimetières mérovingiens découverts à Obourg, Nimy, Havré, Ghlin, Spiennes, Mesvin, Harveng, Harmignies et surtout à Ciplu (ce dernier comptait près de 1200 tombes – dont certaines renfermaient de belles pièces, aujourd'hui au Musée de Mariemont).

Est-il possible de déterminer le lieu exact des bâtiments construits à l'époque de Waudru ? En l'absence de données archéologiques, il est difficile d'être précis. Nous savons toutefois que l'église Saint-Pierre, bâtie vraisemblablement sur l'oratoire primitif édifié par Hidulphe, dut être rasée en 1450 pour permettre la construction du chœur de l'actuelle collégiale. Bref, je verrais plutôt ce noyau monastique ici, sous le chœur de la collégiale, et peut-être du côté de l'actuel restaurant Marchal.

À ce stade de l'histoire, il faut aborder une énigme supplémentaire. La *Vita* de Waudru attribue un rôle décisif dans sa vocation à un ermite installé sur les bords de la Haine. Vous aurez sans doute reconnu saint Ghislain. Selon ce récit, le tout premier à le citer, cet énigmatique personnage était devenu une sorte de conseiller spirituel de Waudru et lui aurait désigné la colline montoise comme lieu idéal pour sa retraite. Alors qu'aucun écrit ne l'avait jusqu'alors cité, coup sur coup aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> s., Ghislain suscite la composition de plusieurs textes qui racontent sa légende. Originaire d'Athènes, en dépit de son nom germanique, il se serait installé, avant Waudru, sur la colline de Mons. Un jour, une ourse déroba ses vêtements sacerdotaux, et l'ermite, guidé par un aigle, la suivit jusqu'à l'actuel site de Saint-Ghislain où il récupéra ses précieux habits. À ses yeux, c'était là un signe divin l'invitant à délaisser Mons pour s'installer sur les bords de la Haine, ce qu'il fit. Cependant, l'absence de mentions anciennes a jeté le discrédit sur Ghislain, au point que certains historiens lui déniaient toute existence historique. J'estime que c'est aller trop loin : quel intérêt aurait eu l'hagiographe de Waudru à inventer cet ermite ? J'y verrais plutôt l'écho d'une tradition orale authentique, tout en reconnaissant qu'on ne peut déduire grand'chose sur le statut de Ghislain et sur ses relations avec Waudru.

Un fait plus assuré est que Waudru, avant de se retirer à Mons, reçoit le voile de religieuse des mains de l'évêque de Cambrai, Aubert, au cours d'une cérémonie liturgique. Aubert est attesté pour la première fois vers 653 et sa mort dûit survenir au plus tard en 670, ce qui nous offre une balise chronologique de plus pour fixer entre 655 et 660 le moment du changement de vie de Waudru. Pour l'historien, il est impossible de faire la part, dans la vocation de Waudru, de la ferveur religieuse et des contingences sociales et politiques. Pendant des siècles, il n'a été question que de la première. Waudru, appelée par Dieu, rejette le monde et décide de se cloître. Depuis quelques années, la tendance s'est inversée. Une hypothèse récente [due à A.-M. Helvétius] a ainsi soutenu que l'entrée en religion des époux était peut-être liée à un événement politique : à savoir la disgrâce de Madelgaire, intervenue suite à l'échec du coup d'État fomenté en 656 par le maire du palais d'Austrasie, Grimoald, pour placer son fils à la tête de ce royaume. La famille de Waudru, associée au pouvoir en Neustrie, était alliée au clan des Pippinides austrasiens, à laquelle appartenait Grimoald. Le coup de force de Grimoald échoua, celui-ci fut assassiné, la famille des Pippinides subit une éviction après 656 et il est possible que des sanctions frappèrent ceux qui leur avait été proches. Dans cette hypothèse, Madelgaire fut peut-être, en guise de punition, forcé d'entrer au couvent, et Waudru, forcément, n'aurait pu que l'imiter. L'hypothèse est ingénieuse mais, faut-il le préciser, reste du domaine de la pure spéculation. Aucun écrit ne permet de le confirmer.

Dans leur recherche d'éléments objectifs et vérifiables, les historiens peuvent apparaître quelque peu « désacralisateurs ». La foi, la prière, l'élan de l'âme ne relèvent pas du domaine de l'événementiel, ce sont des sentiments intimes difficiles à exploiter sur le plan factuel et, dès lors, parfois négligés par les historiens. Pourtant ils constituent le cœur même de l'expérience de Waudru. Une fois installée sur la colline, Waudru mène, selon son hagiographe du IX<sup>e</sup> siècle, une vie de perfection chrétienne – chasteté, austérité, charité. Si ce texte manque de repères sur la chronologie des événements, en revanche il reflète avec talent – et c'est assez rare pour l'époque – l'intensité de la vie intérieure de notre sainte, ses moments de jubilation, ses doutes, ses tourments. Une vie rythmée par des confrontations avec le diable et par des visions célestes. Dans l'esprit du Moyen Âge, il n'y a guère de frontière entre le visible et l'invisible : les anges et les démons interviennent dans la vie quotidienne quand bon leur semble. Un des épisodes de la *Vita* décrit ainsi une véritable agression physique du démon contre Waudru. La future sainte est aussi gratifiée de plusieurs visions. Elle rencontre en songe l'évêque saint Géry dans l'église de Boussu ou elle a la vision prémonitoire du décès imminent, en 684, de sa sœur Aldegonde.

Comme tous les saints, Waudru opère aussi des miracles. Ceux-ci à vrai dire sont peu nombreux – six de son vivant – et assez ordinaires. Trois concernent des guérisons, un autre la libération de prisonniers. Miracles, visions, démons : ces mots nous plongent au cœur de l'imaginaire médiéval. Mais ce qui frappe le lecteur d'aujourd'hui, c'est que l'expérience mystique de Waudru, telle qu'elle est relatée, présente une dimension foncièrement humaine : la conversion à la vie religieuse ne coule pas de source, des tentations, des doutes, voire des moments de franc désespoir – l'auteur parle d'une « profonde nuit de l'esprit » – surviennent à intervalles réguliers. Il arrive qu'elle regrette son ancienne vie, « le souvenir de ses biens, la noblesse de son rang et même les plaisirs de la table ». À un autre endroit ce sont les moqueries et les médisances de son entourage qui la plongent dans le chagrin. On la découvre fragile. On la découvre vulnérable. Waudru n'est pas une héroïne surnaturelle et imperturbable que rien ne détourne de sa vocation, et qui additionne les miracles les uns aux autres. Et c'est peut-être en cela qu'elle nous reste proche. Peut-on aller plus loin et subodorer certains traits de son caractère ? Il faut être prudent, je l'ai dit, avec l'exposé

idéalisé des hagiographes. On s'attend à un portrait, et c'est un programme de vie que l'on trouve... Quel que puisse être le rôle rétrospectif de son hagiographe dans la représentation de Waudru, et la part d'imaginaire dans cette évocation, il est probable qu'à la base, il y a une vie édifiante de piété et de bonté. Et une femme dotée d'un réel charisme. Waudru incarne plusieurs valeurs généreuses que le christianisme prétend insuffler à la société mérovingienne : dans un temps où le règne de la force et des armes fait loi, elle se soucie des plus faibles, des veuves et des orphelins; à l'heure où l'Occident a délaissé presque totalement les *xenodochia*, ces hôpitaux avant la lettre, elle veille à accueillir les étrangers et les voyageurs ; dans cette société qui pratique l'esclavage, elle s'efforce de racheter les prisonniers – souvent promis à devenir esclaves. Ainsi, sur le plan spirituel, la *Vita Waldetrudis*, malgré ses 1200 ans d'âge, n'a pas perdu son actualité: ce dépouillement des richesses matérielles, ce recentrage sur la vie intérieure et cette attention aux autres, mis en pratique par Waudru, ne sont-ils pas les ferments d'une humanité qui appartient à tous les temps ?

Par son style de vie, Waudru suscite l'admiration et attire autour d'elle quelques femmes « de noble naissance » nous dit sa *Vita*. Un petit monastère se forme et Waudru en devient l'abbesse. Mais à quel type de monastère a-t-on affaire ? Nous ne possédons malheureusement aucune source sur son organisation primitive. On peut croire, cependant, qu'elle devait être assez similaire à celle de Nivelles ou de Maubeuge, autres fondations mérovingiennes. La communauté montoise aurait ainsi été régie par une règle d'inspiration bénédictine mâtinée d'usages propres, une règle aménagée, moins sévère. Autre particularité, dès le début, il n'exista pas un mais deux monastères à Mons. Un monastère double, comme c'est souvent le cas à l'époque mérovingienne : à côté de la communauté féminine instaurée par Waudru aurait vécu une petite communauté d'hommes, chargée des travaux manuels, de la sécurité, et surtout des offices liturgiques, que les femmes ne pouvaient célébrer. Dans ce schéma, on conjecture que l'oratoire Saint-Pierre, construit par Hidulphe, aurait vite été doublé d'une seconde église, dédiée d'abord à Notre-Dame, puis, plus tard, à Waudru. Une église sans doute située sous le transept ou la nef de l'actuelle collégiale, et de dimensions modestes. Pour vous donner une idée, l'église dans laquelle fut inhumée Gertrude à Nivelles, mesurait 23 m sur 7. La communauté féminine aurait utilisé l'église Notre-Dame, tandis que l'église Saint-Pierre servait aux moines. Voilà pour le schéma global. En réalité, nous n'avons que très peu de données pour aborder le problème du genre d'institution créée par Waudru. Une étude récente [due à Charles Mériaux] a insisté sur la grande polysémie du terme *monasterium* durant le haut Moyen Âge et soutenu que la notion de communauté féminine pouvait aussi renvoyer à une forme de vie religieuse domestique, le plus souvent axée autour de la célébration de la mémoire familiale. Si l'on suit cette optique, Waudru aurait pu vivre, du moins dans un premier temps, une sorte de retraite religieuse privée, entourée non d'une communauté de moniales mais de membres de sa *familia*, à savoir de parents, de proches et de serviteurs. Quelques religieuses seraient arrivées ultérieurement, dans une seconde phase. Une quasi certitude en tout cas: avant de fonder l'abbaye de Maubeuge, vers 660/665, Aldegonde demeure au moins un temps à Mons. Par la suite, les deux sœurs se visitent à dates fixes, séjournant alternativement dans leurs monastères respectifs. Du vivant de Waudru, l'établissement montois connaît des débuts modestes. Cette situation transparait dans sa *Vita*, lorsqu'Aldegonde, préoccupée je cite par « la petitesse du lieu » et le « nombre réduit de moniales » qu'elle observe à Mons, exhorte en vain sa sœur à s'établir à Maubeuge.

Waudru meurt un neuf avril. À nouveau, les textes ne donnent aucune date mais la tradition a retenu l'année 686 ou 688. Ce qui est plausible. Waudru a alors probablement entre 60 et

70 ans, un bel âge pour l'époque, puisque l'espérance de vie moyenne pour les femmes mérovingiennes ne dépasse pas les 40 ans. Sur le plan liturgique, ce neuf avril devient son *dies natalis*, littéralement le « jour de sa naissance » au Ciel, c'est-à-dire sa principale fête.

Où fut-elle inhumée ? La question a fait couler beaucoup d'encre. L'auteur de la réécriture carolingienne de la *Vita* d'Aldegonde affirme à la fin du IX<sup>e</sup> s. – 200 ans après les faits – que la dépouille de Waudru fut transportée à Cousolre, auprès de ses parents et de sa sœur. La plupart des chercheurs actuels estiment cependant, sans véritable argument, que l'abbesse fut directement enterrée à Mons. La coloration foncée des ossements, observée lors de leur expertise en 1997, laisse en tout cas penser que le corps reposa à l'origine en pleine terre et non dans un sarcophage. Comment trancher ? Un indice se cache peut-être dans un calendrier carolingien daté des années 866-879 conservé à Milan. Celui-ci fixe la commémoration de Waudru non pas à la date habituelle du 9 avril, jour de sa mort, mais au 3 février. Cela suggère, qu'avant la copie de ce manuscrit vers 870, un événement liturgique exceptionnel s'était déroulé un 3 février. Probablement une exhumation ou un déplacement solennel de son corps. Depuis Cousolre vers Mons ? D'une sépulture montoise à un sarcophage ? Nous l'ignorons. Je dirais que si le corps de Waudru fut un jour transféré à Cousolre, il y a fort à parier qu'il revint rapidement à Mons. Très tôt sans doute un tombeau solennisé exista à Mons – sans doute un sarcophage en pierre situé derrière l'autel de l'église, couvert de tissus précieux et entouré de luminaires – et une vénération se focalisa autour de cette sépulture. Ce culte primitif, certainement restreint, naît indépendamment de toute procédure ecclésiastique. Rappelons qu'au VII<sup>e</sup> s., les dossiers de canonisation, tels que nous les connaissons aujourd'hui – qui impliquent une enquête rigoureuse sur la sainteté présumée d'un personnage et une reconnaissance pontificale – n'existent pas encore. Ils n'apparaîtront qu'après l'An Mil. Si Waudru est proclamée sainte à sa mort, c'est sous l'effet combiné de deux facteurs: *primo* une révérence réelle, de ses proches comme des populations avoisinantes, pour une femme au charisme atypique, et *secundo* la volonté de son entourage de promouvoir son souvenir. Entretenir la dévotion à l'égard de Waudru était non seulement essentiel pour l'identité de la jeune fondation monastique, mais aussi pour le prestige du clan familial. Une partie de la sacralité de la nouvelle sainte, admise à fréquenter la cour céleste, rejaillissait forcément sur son lignage. Il est fort possible que ce soit d'ailleurs un membre de la famille de Waudru qui lui succéda à la tête du monastère. Les traditions, je l'ai déjà dit, l'identifièrent à sainte Aye, une cousine. Cela reste une hypothèse mais je suis persuadé que la famille de Waudru, une fois celle-ci décédée, resta impliquée dans le fonctionnement du monastère montois. En outre, si Waudru renonça à la vie fastueuse de son rang, elle veilla cependant à doter richement son monastère au moyen de propriétés lui appartenant. Selon Gislebert de Mons, qui écrit vers 1195, cette dotation initiale se composa de huit domaines disséminés en Hainaut et en Brabant, à savoir à Quaregnon, Jemappes, Frameries, Quévy, Hal, Heerne, Kester et Braine-le-Château. Voilà une manne qui, on s'en doute, permit au monastère de survivre sans trop de soucis.

Comment se diffusa la renommée de Waudru et quelle fut l'histoire initiale du monastère fondé par ses soins ?

Les plus anciens indices d'un culte liturgique rendu à Waudru proviennent de litanies copiées peu après 800 à l'abbaye de Werden, dans la Ruhr allemande, et à Reichenau [Bade-Wurtemberg], dans le premier tiers du IX<sup>e</sup> s. Son nom apparaît dans sept autres litanies de l'époque carolingienne. Cette présence démontre que la notoriété de notre sainte s'est déjà propagée. Autre document crucial pour l'histoire de Mons: le testament d'Anségise, un abbé de St-Wandrille en Normandie, qui fournit vers 833 la toute première mention conservée de

*Castrilocus*, l'ancien nom de Mons, et de son *monasterium*, témoignant que ce dernier participait à un réseau de confraternités de prières avec l'abbaye normande. Au IX<sup>e</sup> s., les chanoinesses ont-elles déjà remplacé les moniales des origines ? C'est difficile à dire. En théorie, cela se pourrait puisque c'est le concile d'Aix-la-Chapelle en 816 qui définit la règle canoniale. Mais, selon moi, la première preuve écrite d'une présence de chanoinesses et de chanoines ne remonte qu'au début du XI<sup>e</sup> s., lorsqu'un texte sur les miracles de saint Véron utilise les termes de *clerici* et de *sanctimoniales* pour désigner les religieux de Mons. Mais revenons au IX<sup>e</sup> s. La découverte d'un denier frappé à *Castra loci* sous Charles le Chauve laisse penser qu'un atelier monétaire existait à Mons à cette époque, et que le monastère double était désormais entouré d'une petite agglomération. L'abbaye remplit alors une triple fonction : centre spirituel, acteur économique, mais aussi foyer de culture écrite. Il ne fait aucun doute que la présence de cette institution pesa sur la décision des comtes de Hainaut de s'installer, au X<sup>e</sup> s., au sommet de la colline de Mons. Leur établissement allait faire de Mons un centre politique et donner à la petite localité une impulsion décisive vers le stade urbain. Quant au culte de Waudru, il resta un culte avant tout régional, limité au Hainaut, au Brabant, et au Nord de la France. Il rayonna évidemment à partir de Mons, mais aussi, en moindre mesure et à la fin du Moyen Âge, à partir d'Herentals, en Campine, dépendance du chapitre montois et dont l'église était dédiée à Waudru. En fait, la plupart des églises dédiées à Sainte-Waudru – comme à Frameries, Ciply, Maffles et Herentals – correspondent à des anciennes possessions du chapitre.

Bien qu'elles soient toujours objet de vénération à l'heure actuelle, on peine à imaginer la ferveur qui entourait les reliques sous l'Ancien régime. J'aimerais, pour terminer, formuler quelques remarques à ce propos. Le saint occupe alors une place centrale dans la vie quotidienne des individus comme de la collectivité. Il est l'ultime recours disponible face à la maladie, l'auxiliaire dans les difficultés matérielles, le protecteur contre les dangers, l'espoir d'une vie meilleure. Sous forme de reliques ou de talismans, il accompagne les guerriers sur le champ de bataille et les voyageurs en chemin. Au moment du grand passage, il intercède pour le salut de l'âme. Lorsqu'un serment doit être garanti, et acquérir une valeur pour ainsi dire légale, on le prête sur les reliques. Dans le cadre montois, nous conservons ainsi plusieurs actes juridiques – des échanges de terre par exemple – passés *ante corpus beatae Waldetrudis*, en présence des reliques de Waudru.

Durant le Haut Moyen Âge, les reliques des saints deviennent pour les églises un capital suprasensible qu'il faut mettre en valeur. Au sein du sanctuaire, elles constituent un véritable pôle sacré, d'abord statique – le tombeau du saint – puis mobile grâce aux reliquaires. Les fidèles tentent de les approcher, ou mieux de toucher. Une démarche qui peut sembler teintée de magie mais qui, pour être efficace, insistent les textes médiévaux, doit se conjuguer à une prière sincère. Déjà vers 850, la *Vita Waldetrudis* prétend que toutes les misères des environs convergent vers le tombeau de Waudru: boiteux, aveugles, paralytiques, sourds, lépreux, enfants malades... Les *Miracles* de S. Vincent de Soignies, rédigés entre 1125 et 1150, nous apprennent que la renommée de Waudru, alors florissante, attirait à Mons de nombreux pèlerins qui, pour obtenir la guérison espérée, n'hésitaient pas à demeurer, couchés, plusieurs jours dans la collégiale. Les reliques de Waudru contribuent directement à la réputation du lieu, à son attractivité dirait-on aujourd'hui, dans une région où abondent les sanctuaires concurrents (Saint-Ghislain, Leuze, Soignies, Lobbes, Maubeuge, Liessies...). Elles génèrent également des revenus, modérés mais réguliers. Les pèlerins veillaient en effet, par des dons, à sensibiliser la sainte à leurs suppliques ou à la remercier. Le chapitre montois soignait pour sa part l'accueil des visiteurs, prenant en charge – du moins est-ce le cas au XIV<sup>e</sup> s. – les frais d'hébergement, voire de sépulture, de

certains pèlerins. Quant aux puissants, ils ne ménagèrent pas leurs libéralités pour se concilier les faveurs de la sainte. À partir du XII<sup>e</sup> s., ils obtinrent même le privilège de reposer éternellement à proximité de ses reliques. À ma connaissance, si l'on s'en tient au témoignage des écrits, c'est Guillaume III, en 1120, qui fut le premier comte de Hainaut à être inhumé dans la collégiale Sainte-Waudru. Plusieurs de ses successeurs devaient l'imiter.

Une réelle surenchère se fit jour au Moyen Âge pour posséder les reliquaires les plus somptueux. Leur magnificence devait traduire la puissance du saint et le prestige de l'institution qui détenait ses reliques. Devenus abbés laïcs de Sainte-Waudru, au plus tard au XI<sup>e</sup> s., les comtes de Hainaut vont s'appliquer – certains plus que d'autres – à valoriser les reliques de Waudru. Il faudrait une conférence à elle seule pour parler des différents reliquaires qui abritèrent son corps. Sachez seulement qu'au moins quatre châsses successives précédèrent la châsse actuelle réalisée en 1887 par l'orfèvre Wilmotte. En 1250, le chef (crâne) de Waudru fut prélevé du corps et placé dans un splendide reliquaire offert par la comtesse Marguerite de Constantinople. Plus maniable, le reliquaire assurait ainsi une meilleure accessibilité. À l'intérieur des châsses, les ossements étaient enveloppés dans de précieux tissus. Le somptueux textile byzantin retiré en 1997 de la châsse de Waudru, et conservé aujourd'hui dans le trésor de la collégiale, en est un magnifique exemple. Dans la même logique, les chanoinesses accordèrent beaucoup d'importance à la majesté de l'église appelée à abriter ces reliques. Au minimum trois églises précédèrent la belle collégiale que nous connaissons, dont la construction débuta en 1449.

Dans les mentalités médiévales, le saint et son église ne font qu'un. Un épisode raconté par l'abbé Hérیمان de Tournai illustre à merveille ce rapport fusionnel. À la fin du XI<sup>e</sup> s., Thierry d'Avesnes, un puissant vassal en conflit avec le comte de Hainaut Baudouin II, vint incendier l'abbaye Sainte-Waudru, sous prétexte que Baudouin y avait posté des soldats. Hérیمان de Tournai rapporte alors une histoire qui avait cours à son époque. Suite à cette attaque, un ermite demeurant dans les bois de Saint-Denis-en-Broqueroie aurait eu une vision spectaculaire. Celui-ci vit dans le ciel la Vierge Marie assise sur un trône immense, au pied duquel se trouvaient prosternées Waudru et Aldegonde, en train de quémander un châtiment à l'encontre de celui qui avait attaqué leurs fondations. Longtemps différée, et ce malgré l'insistance des deux saintes, la punition viendra enfin en 1106, lorsque Thierry meurt assassiné lors d'une chasse. Les choses sont on ne peut plus claires: l'abbaye de Mons appartient à Waudru; quiconque s'en prend à elle, s'en prend personnellement à sa sainte tutélaire.

Inversement, les membres de la communauté fondée par Waudru, et par extension, les habitants du lieu se placent sous le patronage de la sainte. L'identité locale se forge, du moins dans un premier temps, autour de celle-ci. Ses fêtes liturgiques, qui attirent tout spécialement les pèlerins, marquent des temps de réjouissance durant lesquels le travail est interdit. Lors de leur investiture, les comtes de Hainaut jurent, sur ses reliques, de respecter les privilèges du chapitre et les usages en vigueur. Le corps de Waudru est régulièrement processionné pour rendre grâce ou répondre à des inquiétudes collectives qui touchent directement les habitants. Nous en avons un lointain écho dès l'An Mil. À cette époque, une bagarre avait éclaté entre gens de Mons et de Hornu, faisant 10 morts. Pour désamorcer le cycle de la vengeance, l'abbé de Saint-Ghislain prit l'initiative de convoquer les adversaires et, en vue de sceller la pacification, y fit transporter les châsses de Waudru et de Ghislain. Voilà un bel exemple d'utilisation positive des reliques. Les épidémies, la crainte d'une attaque, les tracas causés par une météo défavorable, mais aussi, à la fin du Moyen Âge, des mobiles plus spirituels comme l'union de la Chrétienté (au XV<sup>e</sup> s.), motivaient de tels

cortèges religieux, qui pouvaient se répéter plusieurs fois l'an. Ceux-ci sont, en tous cas, bien antérieurs à la célèbre «procession de la Trinité», commémorant une procession parmi d'autres, exceptionnelle par son ampleur, organisée en 1349 pour conjurer les ravages de la Grande peste. En honorant ainsi sa patronne, le clergé et la population espérait son intercession pour résoudre, détourner ou anticiper un problème. Personnifiée par ses reliques, la sainte sortait du sanctuaire, s'offrait à la vue de chacun, et traçait par son cheminement à travers les rues et les proches campagnes une sorte de cercle apotropaïque censé protéger la cité. Cette croyance transparait encore aujourd'hui: ne règne-t-il pas une atmosphère de liesse lorsque le Car d'Or et les reliques de Waudru ont regagné sans encombre la collégiale ? ; inversement ne présage-t-on pas le pire pour la ville si d'aventure le saint corps échouait à accomplir intégralement sa circonvolution ?

Nous voici au terme de ce long périple. En saura-t-on un jour davantage sur Waudru ? Je suis plutôt optimiste. Après tout, nos connaissances sur la sainte ne sont-elles pas meilleures aujourd'hui qu'il y a 50 ans ? La découverte de textes médiévaux inédits est toujours possible. Le perfectionnement constant des techniques biochimiques nous offrira peut-être demain de nouveaux horizons – qui aurait songé, il y a trente ans, soumettre les reliques à une analyse ADN ? Enfin, comme à Nivelles, des fouilles archéologiques pourraient renouveler en profondeur nos connaissances sur le monastère fondé par Waudru. Voilà autant de perspectives qui font rêver les historiens.

Waudru a traversé les siècles. Pour les croyants, elle reste un trait d'union entre la terre et le Ciel. Pour les Montois, elle est aussi un trait d'union avec les générations passées, avec l'essence même de la cité. Elle est indissociable des racines de Mons. Son histoire mérite assurément d'être connue. Avec Waudru Mons a une patronne prestigieuse, par son ancienneté et par le rang qui fut le sien. Mons a aussi une patronne attachante par l'humanité étonnante de sa sainteté. Mais, vous le savez tous, comme l'affirme le dicton, le « Bon Dieu est montois ». Est-il dès lors si surprenant qu'il ait doté sa chère ville d'une sainte d'exception ?

Je vous remercie

### **Comment citer ce texte ?**

Fr. DE VRIENDT, *Sainte Waudru. De l'aristocrate mérovingienne à la figure de légende. Le point de nos connaissances historiques*, publié sur [www.waudru.be](http://www.waudru.be) et [www.processionducardor.be](http://www.processionducardor.be) (2012).

## Orientation bibliographique sur sainte Waudru

- Fr. DE VRIENDT, *Le dossier hagiographique de sainte Waudru, abbesse de Mons (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, dans *Mémoires et publications de la Société des sciences, arts et lettres du Hainaut*, 98 (1996), p. 1-37.
- Fr. DE VRIENDT, *En amont de la légende. L'état de nos connaissances historiques sur sainte Waudru*, in *La collégiale Sainte-Waudru. Rêve des chanoinesses de Mons*, sous la dir. de G. BAVAY, Bruxelles, 2008, p. 10-17.
- Fr. DE VRIENDT, *Les reliques de Waudru au Moyen Âge. Un patrimoine sacré*, *ibid.*, p. 130-135.
- A.-M. HELVÉTIUS, *Abbayes, évêques et laïques. Une politique du pouvoir en Hainaut (VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle)*, Bruxelles, 1994.
- A.-M. HELVÉTIUS, *Waudru*, dans *Nouvelle Biographie nationale de Belgique*, t. 3, Bruxelles, 1994, p. 350-352.
- A. HORNADAY, *Les saints du « Cycle de Maubeuge » et la conscience aristocratique dans le Hainaut médiéval*, dans *Revue du Nord*, 73 (1991), p. 583-596.
- Ch. MÉRIAUX. *Gallia irradiata. Saints et sanctuaires dans le nord de la Gaule du haut Moyen Âge* (= *Beiträge zur Hagiographie*, 4). Stuttgart, 2006.
- *Sainte Waudru devant l'Histoire et devant la Foi. Recueil d'études publié à l'occasion du treizième centenaire de sa mort*, sous la dir. de J.-M. CAUCHIES, Mons, 1989.
- *Sainte Waudru. Mémoire millénaire* (= *Cahiers du CACEF*, 133), Namur, 1988.
- L. TONDREAU, *Iconographie de sainte Waudru*, dans *Annales du Cercle archéologique de Mons*, 70 (1976-77), p. 207-282.
- B. VAN CAENEGEM, *La reconnaissance des reliques de sainte Waudru à Mons. Résultats des récentes analyses*, dans *Annales du Cercle archéologique de Mons*, 79 (2002), p. 367-371.
- B. VAN CAENEGEM, *Sainte Waudru : patronne de Mons et de la région. La reconnaissance des reliques de sainte Waudru le 17 nov. 1997 par Mgr Jean Huard, évêque de Tournai*, Mons, 1998.
- M. VAN STRYDONCK – A. ERVYNCK – M. VANDENBRUAENE – M. BOUDIN, *Relieken: echt of vals ?* Leuven, 2006, p. 135-147.